

MAUREEN DESMAILLES



LA
CHA-
SSE

L'ARDEUR

T
·
M

LA CHASSE

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Depuis l'enfance, Max, dix-sept ans, se sent invisible. Toujours à contretemps, souvent dans l'ombre de son frère, si brillant.

Mais cet été-là, Ellie et son copain, Cosme, viennent passer les vacances dans la maison d'en face. Tous deux s'aiment d'une manière solaire, aveuglante. Libre. Et une chose est certaine : à leurs yeux, Max est loin d'être invisible.

MAUREEN DESMAILLES

Maureen Desmailles est née à Amiens. Une fois le bac obtenu, elle déménage à Paris pour étudier à la fac, puis enseigne la théorie du cinéma et l'analyse filmique. Formée à l'écriture par la lecture et par la recherche académique, elle renoue avec la fiction après sa thèse et met aujourd'hui son travail sur les enjeux politiques des représentations au service de romans. À part ses passions pour les télérealités de *dating*, le rappeur Booba et les vampires d'Anne Rice, c'est donc quelqu'un de très sérieux.

Elle signe un premier roman magistral, porté par un personnage principal dont on ne connaîtra jamais le genre. Un tour de force littéraire qui interroge nos préjugés page après page, ouvrant aux personnages et aux lecteurs un espace de liberté inédit et jubilatoire.

Pour prolonger le plaisir, vous pouvez rejoindre
notre communauté Instagram @l_ardeur_
et retrouver des extraits audio
de tous les titres de la collection L'Ardeur
sur notre page Soundcloud.



© Éditions Thierry Magnier, 2023
ISBN 979-10-352-0681-8

Éditrice : Charline Vanderpoorte
Assistante d'édition : Juliette Gaillard
Photographie : Cha Gonzalez
Maquette de couverture : Florie Briand
Maquette intérieure : Amandine Chambosse

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

LA CHASSE

MAUREEN DESMAILLES



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

*Said that we're not lovers
We're just strangers
With the same damn hunger
To be touched
To be loved
To feel anything at all.*

Halsey, *Strangers*, 2017.

AVANT-PROPOS

Dans ce roman, le genre du personnage principal, Max, est indéterminé. N'en faites pas un mystère à élucider. Le texte ne cache aucun indice, aucune clef qui vous permette d'affirmer que Max est un garçon ou une fille. Les seules certitudes sont celles de votre imagination car l'histoire racontée vous appartient. Aussi, affrontez vos préconçus : à quels moments lisez-vous le personnage au masculin ou au féminin, et pourquoi ? Quels biais vous y poussent ? L'histoire change-t-elle avec le genre de son narrateur ? En matière de sexualité, comme dans tous les domaines, aucun geste, aucune pratique, aucune émotion n'est l'apanage d'un genre ou d'un autre : tout le monde peut avoir peur, tout le monde peut pénétrer – et tout le monde a besoin de capotes.

FANTÔME

1

Juillet était long et triste, un chemin de gadoue dans la brume. J'en avais remonté beaucoup avec mon père, il était chasseur, il m'emmenait quand ouvrait la saison. Je n'aimais pas les matins de chasse, le froid au bout des doigts, les poils humides et bouclés des chiens, les odeurs du refuge, entre la tourbe et la viande. Il fallait partir tôt, il fallait porter des trucs lourds. Dans le brouillard, tout devenait contour. L'aube faisait de nous des fantômes.

Cette année-là, j'avais dix-sept ans et je n'en pouvais plus de disparaître. Sous mes cuisses, le plastique moite de la chaise, les rayons de l'assise imprimés sur la peau. J'entendais le bruit des verres qu'on pose sur la table et des couverts dans les assiettes, le crépitement des braises du barbecue, la voix de mes parents et de mon frère, ils parlaient de Paris, la prépa, déjà la fin juillet, la rentrée va arriver vite, il ne faut pas traîner. Sous l'urgence de leurs

mots, le jardin était calme, l'air tiède, un début de nuit et, contre la verrière de la terrasse, les mouches bourdonnaient, elles se cognaient aux carreaux, elles étaient coincées. Je n'avais pas touché à mon assiette, pas vraiment, suffisamment pour que ça n'ait pas l'air suspect, pas assez pour avoir mangé, ma mère fronça les sourcils : « Max, avale un truc s'il te plaît. » Je soupirai sans obéir, elle m'ignora, elle écoutait Antoine, il disait : « Il faut vraiment qu'on trouve un appart avant septembre, je ne pourrai pas chercher un truc après le début des cours, je n'aurai pas le temps. » Mes parents hochèrent la tête : « Oui bien sûr », le silence tomba. Ma mère se leva pour débarrasser, elle jeta le contenu de mon assiette dans le plat de salade vide, elle s'éloigna vers la cuisine : « Ne t'inquiète pas, Antoine. On va trouver. »

La conversation était la même depuis des semaines. Antoine entrait en prépa à Paris, Antoine allait partir, Antoine avait devant lui l'avenir des grands, il venait d'avoir son bac, il était brillant, major de sa classe, major du lycée, major de la ville, du département, de la région. Un journaliste était venu l'interviewer le matin des résultats, jeune, la taille très fine. « Et toi ? » m'avait-il demandé pendant que ma mère repassait un T-shirt pour la photo qui devait illustrer l'article. « Tu veux faire quoi plus tard ? » J'avais haussé les épaules, bougonné : « Rien, je m'en fous », il avait ri, ça m'avait énervé. Antoine avait enfilé son T-shirt, le journaliste avait sorti son portable,

deux photos, une de mon frère seul, lisse, une de toute la famille. On me voyait mal dessus, visage flou, contre-jour, personne ne se formalisa. J'avais l'habitude.

En maternelle déjà, j'étais invisible. Je cherchais où accrocher mon manteau dans le couloir car un autre enfant avait pendu le sien à ma place, je me faufilais, m'asseyais parmi les autres, l'institutrice oubliait mon nom sur la liste d'appel. Au lycée, les profs tiquaient à chaque copie qu'ils me rendaient : « Il y a quelqu'un qui s'appelle Max dans cette classe ? » Je levais la main, ils haussaient les sourcils, « Ah oui, c'est vrai. Bon, 10, pas terrible ». Ça faisait pouffer les autres, ils ricanaient puis remballaient leurs affaires et m'oubliaient avec la sonnerie, le vacarme des chaises qu'on pousse sous les tables, la course dans les escaliers, les cris des surveillants : « DOUCEMENT MA PAROLE ON SE CALME ! » Le brouhaha, la chaleur des groupes m'intéressaient peu, l'indifférence que j'inspirais aux autres m'assurait une tranquillité précieuse mais je me savais sur une corde raide : dans tous les lycées de France, la solitude est une tare, et si je voulais qu'on me foute la paix, il fallait un essaim où me fondre. Je traînais avec le milieu du panier, pas les bourges, pas le fond de la classe, pas les intellos, non : ceux et celles qui n'ont rien à se dire mais s'agglutinent par défaut, pour survivre, traverser la cour, les DST, les bacs blancs, et le reste, qu'ils maîtrisent moins que les autres – les mises en couple, les gloussements de la drague, les photos sur les réseaux. Gabin

depuis la primaire, Maëva et Pierre depuis la troisième. Sidonie avait chopé un fils d'agent immobilier au début de l'année, elle nous avait laissés tomber. On ne lui en voulait pas. On était lucides. On ne se devait rien.

Je pris ma douche pendant que ma mère finissait de ranger la cuisine. Dans le salon, un match de foot quelconque à la télé, le vert saturé de la pelouse, le vacarme des commentaires et des supporters. Mon père et Antoine scrollaient les MacBook Air d'occasion sur la tablette, ils ne levaient la tête que si les journalistes haussaient la voix pour signaler une frappe. Ma mère était dans la cour, devant la maison, elle fumait dans un vieux rocking-chair, une jambe pliée, le pied posé sur l'assise. Je la rejoignis et m'assis sur les marches de béton de la porte d'entrée avec un coupe-ongle. Elle tira sur son mégot.

– C'est encore la fête chez les voisins.

L'éclairage de la rue soulignait la façade de briques rouges et le vert profond du portail du corps de ferme en face du nôtre, le silence de la nuit était troublé par la musique et les voix qui s'en échappaient. Marc et Virginie Delgado avaient débarqué de Paris l'hiver dernier et racheté la ferme délabrée des frères Ostyn pour la transformer en chambres d'hôtes. Ça avait fait jaser, le bruit, la poussière des travaux réveillaient les bébés que gardait ma mère, elle les rendait épuisés à leurs parents énervés : « C'est pas possible, ça va durer encore combien de temps leur bordel ? » Je me coupais les ongles des mains, le shampoing

au caramel me tournait la tête dans l'air chaud, il cachait l'autre odeur, dont je ne parvenais pas à me défaire.

- Tu devrais y aller une fois, continua ma mère.

- Bof.

- Tu ne sors jamais.

- J'étais chez Dylan y a trois semaines.

- Et Maëva ?

- Quoi Maëva ?

- Elle ne vient plus ?

- Non.

- Gabin, Pierre, ils font quoi ?

- Je ne sais pas, leurs trucs.

Ma mère soupira. Je dis :

- Quoi ?

- Même ton frère voit plus de monde que toi, Max.

- Et alors ?

- Alors rien. Ça me désole, c'est tout.

Ma mère tapa sa cendre dans le verre à moutarde qui lui servait de cendrier. Après un temps, elle dit :

- J'y suis passée, chez les voisins, l'autre jour. Virginie m'avait commandé des œufs. Elle m'a présenté leur fille.

- Oui, je l'ai croisée vite fait déjà.

- Elle est adorable. Elle est avec son copain, ils vont nourrir les chevaux pendant que Marc et Virginie seront en Grèce. Elle dit que tu peux venir quand tu veux.

- Je ne la connais pas.

- Ça t'occuperait.

- Je m'occupe ici.
- Arrête, Max, tu ne fous rien. Tu ne vas même plus tirer.
- C'est bon, c'est les vacances.
- Justement. Profite un peu.

Les rognures d'ongles tombaient dans l'herbe au pied des marches, elles disparaissaient dans la terre, je me demandais ce qu'en feraient les fourmis. J'écrasai un moustique sur ma cuisse. Ma mère vint s'asseoir à côté de moi, elle dit doucement :

- Vous partez quand déjà chez les grands-parents de Maëva ?

- C'est annulé.

Je grimaçai car je n'aimais pas me souvenir de ce qui s'était passé, et parce que j'avais entaillé le lit rose de l'ongle de mon pouce. Une goutte de sang perla, je la suçai pour ne pas me tacher.

- Pourquoi ?

- Je ne sais pas.

C'était un mensonge, mais si ma mère le vit, elle ne le releva pas.

- Depuis quand c'est annulé ?

- Depuis pas longtemps.

- Depuis quand, Max ?

- Depuis dix jours.

Je gardai les yeux sur mes ongles mais je savais l'expression qu'elle affectait, la mâchoire allant et venant de droite à gauche, elle réfléchissait, elle était emmerdée :

pendant que j'étais dans le Sud chez Maëva avec Pierre et Gabin, mes parents avaient prévu de passer leurs trois semaines de vacances à Paris avec Antoine pour lui trouver un appart.

- Je vais voir avec ton père, mais ce sera probablement mieux que tu restes ici.

- Pourquoi ?

- Parce que c'est plus pratique.

Ma gorge se ferma. Je n'avais pas spécialement envie de passer mon mois d'août à visiter des chambres de bonnes, mais je ne pensais pas mes parents capables de m'écarter si vite. Ma mère s'aperçut de la brutalité de son pragmatisme. Elle se pinça les lèvres, coupable.

- C'est pour toi surtout. Ça ne va pas être marrant, on ne va rien faire à part courir d'appart trop cher en appart pourri.

En face, des éclats de rire, des protestations joyeuses, le bruit d'un corps qu'on jette dans une piscine. Ma mère caressa ma joue, mes cheveux. Elle dit, désolée :

- Je sais que tu ne passes pas le meilleur été de ta vie, chat.

Sa tendresse me surprit, j'avalai ma salive. Entre nous, le silence s'étira, ouvrit une brèche dans le brouhaha de la fête des Delgado. J'allais m'y engouffrer mais :

- C'est important, ce qui se passe pour Antoine en ce moment.

Je serrai les dents. Antoine, Antoine, Antoine, je n'en pouvais plus d'Antoine.

- Alors sois sympa. S'il te plaît.

Ma mère se leva, rentra, la moustiquaire battit le vide dans son dos. Un vent sec secoua les branches des mûriers, chassa le shampoing, le gel douche sucré. Ne resta que l'odeur que je voulais oublier.

2

Ce n'était pas à cause d'Antoine que je ne supportais plus d'être invisible, c'était à cause d'Andréa. Elle était arrivée dans ma classe en cours d'année, elle venait d'un lycée privé d'Amiens qui l'avait virée, elle avait atterri chez nous pour la discipline. Ça m'avait plu sans me questionner, je savais que je ne pouvais rien attendre d'elle, elle ne me verrait pas, personne ne me voyait jamais. Et puis, un matin où Gabin était malade, elle avait été mon binôme en chimie. Je détestais la chimie, les pipettes, les béchers, les blouses blanches et les lunettes pour diffracter la lumière ou souder deux fils électriques, je trouvais ça ridicule. Andréa était nulle, mais espiègle : on n'arrivait à rien tout en riant beaucoup. Au quatrième fou rire, le prof l'avait sortie du labo et, je ne sais pas, quelque chose avait cliqué, un horizon qui s'ouvre. Elle s'était levée, solide, ancrée, on avait l'impression que rien ne pouvait l'ébranler,

ça m'avait donné envie de sentir le poids, la densité de son corps sur le mien. Elle avait retiré sa blouse, la nuque tendue, elle avait protesté, voix claire, accent rugueux, je voulais me repaître de son souffle. Dans l'encadrement de la porte, elle s'était retournée pour me sourire avant de sortir. Mon cœur battait la chamade. Ça n'avait aucun sens.

Gabin s'était soigné et Andréa était devenue la binôme de Pierre. Binôme de chimie, binôme en maths, binôme des exposés en français, binôme en arts plastiques, binôme en sport aussi, elle lui avait appris à servir au volley, à tenir son équilibre en gym, à nager le dos crawlé, elle touchait sa taille, son dos, son ventre pour lui dire quand expirer, elle nageait à côté de lui pour le guider, pour ne pas qu'il se cogne la tête.

- Ça te fait chier que Pierre et Andréa se chauffent ?
m'avait demandé Maëva en quittant les cours, un soir.

On attendait le ramassage scolaire, c'était long, il était tard, j'avais faim.

- Je m'en fous, pourquoi ?

- Tu les regardes tout le temps.

C'était vrai, ou plutôt je la regardais elle, j'essayais de comprendre ce qui déclenchait les mains moites, la gorge serrée. Andréa était longue, souple, un serpent de rivière, une mâchoire trop franche pour des yeux trop bleus, des cheveux trop blonds, des épaules trop carrées à cause du club escalade entre midi et deux, toujours elle gobait un sandwich dégouiné du grec en face du lycée et elle passait

sa pause au gymnase. Je crois que j'aimais ses excès, le fait qu'elle déborde, qu'elle parle trop fort, qu'elle soit trop là, l'impertinence de sa silhouette au milieu de nous, des ados de campagne tranquilles, hésitants, qui la regardions comme une anomalie ou un cadeau. Andréa secouait tout, on avait envie d'être avec elle, de respirer le même air, de goûter les mêmes sons. On voulait qu'elle nous voie. Je voulais qu'elle me voie.

C'était un fantasme vivace mais inoffensif, car privé. Andréa passait la grille du lycée et me vissait au sol, je me pétrifiais quand on se croisait, quand elle me souriait, quand elle nous rejoignait à la récré, qu'elle s'asseyait en face de moi et qu'elle se penchait pour me montrer un truc sur son portable ou qu'elle m'attrapait le bras pour pointer du doigt un truc au loin, tout, n'importe quoi, ça n'avait pas d'importance. L'idée qu'il puisse vraiment se passer quelque chose, que sa bouche touche un jour la mienne, que ses mains me fouillent, était absurde. Je la convoquais dans mon lit quand j'avais besoin de jouir vite, mais je n'envisageais rien, je ne songeais même pas à tenter quelque chose, à me positionner face à Pierre, j'étais invisible, je n'intéressais personne, ça ne pouvait pas m'arriver.

Après les épreuves du bac français, Dylan avait invité toute la classe chez lui. Les soirées du lycée me filaient des angoisses mais je savais qu'Andréa serait là alors j'avais fait un effort. La maison était gigantesque, on était une grosse trentaine, les parents nous avaient parqués dans le garage

et une partie du jardin avec une sono merdique, des pizzas industrielles et des grands saladiers de bonbons. On avait bu. On avait joué à la bouteille, debout au milieu du cercle des autres, à se gober la langue, à chercher le scandale. Gars, meuf, ça allait, c'était rapide ou langoureux, personne ne faisait trop cas du truc, sauf quand c'était des ex. Meuf, meuf, ça tiquait un peu mais les filles n'avaient pas peur, les joues rouges, les filets de salive sous la lumière colorée, les mecs devenaient fous, ils couraient autour des chaises, « Popopooooooooo ! » Gars, gars, en revanche, ça coinçait. Tous en faisaient des caisses, ils mettaient leurs mains entre leurs bouches, ils pinçaient les lèvres, ils crachaient. Ils embrassaient longtemps la fille dont c'était le tour ensuite, il fallait racheter quelque chose. J'embrassai Gabin, Sido, Kelly. Je détournai les yeux, le nez dans ma vodka, quand Pierre embrassa Andréa. Elle fit tourner la bouteille. Et ce fut moi.

Ça ne pouvait pas être grand-chose, ce premier baiser. C'était un jeu, il y avait les autres, il y avait Pierre, ils n'étaient pas encore ensemble mais c'était chasse gardée, on savait qu'il avait mis une option. J'avais les jambes molles, je déglutis, je dus lever la tête car elle était plus grande que moi. Son sourire était le même qu'au TP de chimie, elle posa ses mains sur mes épaules, j'eus l'impression qu'elle allait remonter vers mon cou mais non, elle se pencha, ses lèvres touchèrent les miennes, elle avait fermé

les yeux alors je l'imitai, et voilà. Elle régagna sa place, dit un truc que je n'entendis pas au gars à côté d'elle, il éclata de rire. Je fis tourner la bouteille, elle désigna une fille que je ne connaissais pas bien, ses lèvres étaient gercées. Je me rassis à côté de Gabin, j'acceptai le joint qu'il me tendit pour cacher que je tremblais.

Plus tard, les autres dansaient, j'étais dans le jardin, j'avais trop chaud, et soif, je buvais de la Badoit.

- Ah mais t'es là.

Je me retournai pour la voir, elle finit son verre et le posa sur une table en plastique. À l'intérieur, on hurlait, les enceintes grésillaient, les baffles crachaient : « Et ça fait clic, clic clic pan pan pan ». Andréa avança vers moi. Dans ma poitrine, un tambour.

- Tu me cherchais ?

- Non, je me demandais, c'est tout.

Elle rit, elle était si sûre d'elle, ça m'excitait, ça me rendait malade.

- Quoi ?

- Rien, tu me fais rire.

- Pourquoi ?

Trop près, trop vite, l'odeur du tabac, les lèvres collantes de sucre et d'alcool.

- Tu crois que personne ne te voit.

Cette fois, sa langue s'immisça entre mes dents, s'enroula autour de la mienne, nerveuse, habile, ça m'arracha un gémissement serré, je sus, à ce moment, que mon